## Archéologie, histoire de l'Art.

Giovanni Colonna (sous la direction de), avec des contributions de Valeria Martelli Antonioli, Laura Martelli, Laura M. Michetti et autres, *Il santuario di Portonaccio a Veio, I. Gli scavi di Massimo Pallottino nella zona dell'altare (1939-1940), Accademia Nazionale dei Lincei, Monumenti Antichi, serie Miscellanea, volume VI-3 (LVIII della serie generale)* : Rome, Giorgio Bretschneider, 2002, 174 pages, 80 pages de planches, 2 plans dans le texte.

Massimo Pallottino avait dirigé en 1939 et au début de l'année 1940 les fouilles qui se sont alors déroulées sur le site du temple du Portonaccio, à Véies, pour prolonger les travaux qui avaient été menés dans cette zone par G. Q. Giglioli et qui avaient donné lieu à la découverte du célèbre « Apollon de Véies », qui est aujourd'hui une des pièces maîtresses du musée étrusque de la Villa Giulia. Cette campagne avait permis de retrouver une autre des statues acrotériales en terre cuite qui ornaient le faîte du temple, celle représentant une divinité féminine portant une enfant, ainsi qu'un torse masculin nu. Ces chefs d'œuvre de la sculpture étrusque avaient été publiés et étudiés comme ils le méritaient par M. Pallottino, qui, dans *La scuola di Vulca*, ouvrage paru à Rome en 1945, avait fait la synthèse de ce que l'archéologie permettait maintenant de dire de l'artiste véien dont le nom est connu par Pline l'Ancien et à qui on peut vraisemblablement rapporter ces œuvres. Mais le grand étruscologue n'avait pas eu le temps de mettre au point la publication définitive de cette campagne, dont il avait minutieusement consigné le déroulement dans ses carnets de fouilles, dont plusieurs pages, pourvues de relevés et de dessins précis, sont reproduites dans les planches de l'ouvrage. Le matériel, fort heureusement, n'avait pas été dispersé, mais était resté entreposé dans des caisses conservées dans les magasins de la villa Giulia, avec la marque VTP (= Veio Tempio Portonnaccio) qui en garantissait la provenance. Si bien que, malgré les années qui se sont passées depuis, et en dépit de quelques vicissitudes qui ne touchent pas à l'essentiel (certaines parties des carnets de fouille de M. Pallottino ont disparu, une partie du matériel avait été envoyé dans les années 1980 dans un dépôt d'Isola Farnese, où il n'a été situé qu'en 1998, des erreurs de détail se sont glissées dans l'attribution des pièces à cette fouille, comme le cas signalé p. 129-130, n. 11), on dispose aujourd'hui d'une publication exemplaire de cette fouille, avec tout l'apparat (plans, dessins, photos) souhaitable, et on ne peut qu'être reconnaissant à G. Colonna d'avoir rassemblé une équipe qui a pu poursuivre jusqu'au bout la mission qui avait été confiée par M. Pallottino à Valeria Martelli Antonioli, son assistante d'alors, et d'avoir réalisé cet ouvrage. On ne s'attendra certes pas à une étude approfondie de tous les aspects, par exemple de tous les matériels découverts : mais au moins leur liste est donnée d'une manière exhaustive, avec l'essentiel de la description et de l'interprétation, et des chapitres synthétiques dégagent bien l'apport de ces fouilles : on lira ainsi avec intérêt l'analyse des céramiques et autres matériels faite par Laura M. Michetti, p. 229-245. Nous relèverons l'important appendice, dû à Daniele F. Maras (p. 261-273), où sont abordées les inscriptions (dont la célèbre dédicace faite par Aulus Vibenna). L'auteur rappelle bien la signification panétrusque de ce temple, manifeste au vu de l'épigraphie qui, sur des ex-votos, livre le nom de représentants d'une famille qui a donné des rois à Véies, les Tulumnes, connue (mais plus tard) par le Lar Tolumnius qui donna à Cornelius Cossus l'occasion de remporter les deuxièmes dépouilles opimes de l'histoire de Véies, un Teithurna, et un Vestricina, probablement de Caeré, un Aulus Acvilnas,

peut-être d'Ischia di Castro, mais qui, comme l'a montré C. Ampolo, doit être lié aux Aquilii de Rome. Il souligne — ce qui n'avait guère été remarqué — la présence de noms qui renvoient à l'aire septentrionale, avec Chiusi (p. 272). Il est dommage que, lorsque ces pages ont été rédigées, n'ait pas encore été connue la redécouverte d'un nouveau fragment de l'ex-voto de Laris Lethaies, qui montre que cette inscription de dédicace était accompagnée d'une signature de l'artiste, qui permet de donner un nom, Velthur Ancinies, à l'artiste qui a réalisé cette coupe étrusco-corinthienne, attribuée au « peintre des grandes rosettes » (voir pour cette importante découverte et les questions qu'elle ouvre G. Colonna dans *Rivista d'Epigrafia Etrusca*, n° 73, *Studi Etruschi*, 65-68, 2002, p. 359-362). On signalera aussi, dans cet appendice, une proposition de ce même Daniele F. Maras pour la séquence *mi nunar* (et variantes) qui accompagne la formule d'interdiction d'usage de l'objet du type *ein minipi capi*, dont L. Agostiniani avait magistralement dégagé le sens (équivalent à celui de la formule latine *noli me tangere*) : il y verrait dans la variante avec *mir* un pluriel, ce qui nous donnerait la forme de première personne du pluriel du pronom personnel. Mais cela reste très hypothétique, d'autant plus que l'interprétation de *un/unchva* comme formes des pronoms de deuxième personne singulier et pluriel, pour laquelle il se fonde sur les propositions de H. Rix, ont été contestées (voir K. Wylin, *Il verbo etrusco. Ricerca morfosintattica delle forme usate in funzione verbale*, Rome, 2000, p. 218-229).

Dominique Briquel.

Valeria Acconcia, *Il santuario del Pozzarello a Bolsena (scavi Gabrici 1904)*, Corpus delle stipi votive in Italia, vol. X, Archaeologica 127 : Giorgio Bretschneider, Rome, 2000, 193 pages, 9 pages de planches dessinées, 16 pages de planches photographiques ; Monica Miari, *Stipi votive dell'Etruria padana*, Corpus delle stipi votive in Italia, vol. XI, Archaeologica 128 : Giorgio Bretschneider, Rome, 2000, 398 pages, 59 pages de planches dessinées, 23 de planches photographiques ; Maria-Paola Guidobaldi, *I materiali votivi della grotta del Colle di Rapino*, Corpus delle stipi votive in Italia, vol. XV, Archaeologica 134 : Giorgio Bretschneider, Rome, 2002, 79 pages, 10 pages de planches photographiques.

Nous avons regroupé ensemble ces trois ouvrages, qui appartiennent à la même série du *Corpus delle stipi votive in Italia*, que Mario Torelli et Annamaria Comella dirigent avec efficacité dans la collection *Archaologica* de l'éditeur Giorgio Bretschneider, Rome, 2000 et 2002. Ces nouvelles contributions démontrent, une fois de plus, l'importance de l'étude de ces témoignages sur les cultes que sont les dépôts votifs, et la nécessité scientifique de rassembler les données les concernant — alors même que beaucoup ont été découverts à l'époque où le but de la fouille était encore la découverte du « bel objet » et que de telles trouvailles constituaient des aubaines pour le commerce d'antiquités, qui en disséminait les pièces à travers toute l'Europe. On a un bon exemple de ces pratiques d'autrefois avec le cas du fameux « bronze de Rapino », qui appartenait à l'ensemble de Colle di Rapino étudié par Maria-Paola Guidobaldi, qui avait été acquis par Mommsen pour le musée de Berlin en 1846 et qui, à la suite des vicissitudes de la dernière guerre mondiale, a été repéré récemment dans les réserves du musée Pouchkine de Moscou. Dans tous les cas, les conditions de trouvaille — dans la mesure où on peut les connaître — sont rappelées, les matériels sont décrits et étudiés, la signification générale du dépôt est analysée. C'est ainsi que, chacun à sa manière, ces trois ouvrages dégagent clairement la signification des ensembles qu'ils étudient. Valeria

Acconcia, à propos du sanctuaire de la Bolsena qu'elle étudie, réagit avec raison contre l'idée, simpliste, qui consisterait à tout rapporter ce qu'on trouve sur le site à la déesse Nortia, seule connue dans les sources littéraires : le matériel découvert, avec des ex-votos anatomiques, des plaques avec figuration d'épis, renvoie à des préoccupations sanitaires ou agraires, qui ne correspondent pas à l'hypothèse d'une divinité du *fatum*. Tirant justement les conclusions du fait que la Bolsena d'époque romaine — à laquelle renvoient ces trouvailles - a recueilli l'héritage de la Volsinies étrusque, elle envisage l'hypothèse, séduisante, que la déesse honorée en ces lieux ait pris la suite de Vei, connue à Orvieto pour l'époque étrusque et qui offrait des caractères comparables. L'enquête de Monica Miari, étendue à toute la zone padane, est de vaste ampleur. Elle met en relief le lien entre le développement des dépôts votifs dans les sites de la région, et l'afflux de pièces venues de la région d'au-delà des Apennins (avec notamment les bronzes votifs ombriens et étrusques), avec la mise en place, à partir de la fin du VI^e^ siècle, d'un tissu urbain structurant ce qui est dès lors l'Étrurie padane. Mais elle montre bien en même temps la diversité des dépôts, avec des trouvailles de sanctuaires péri-urbains (comme le « sanctuaire des eaux » de Marzabotto), mais aussi des lieux de culte éloignés des centres, liés à des lieux naturels — sources et grottes —, renvoyant à une forme de religiosité très ancienne. Quant à l'étude de Maria-Paola Guidobaldi, portant sur ce sanctuaire du pays des Marrucins, elle dégage l'importance qu'a dû avoir ce lieu de culte pour la communauté, et la manière dont les trouvailles font sentir la progressive romanisation du groupe, entre le IV^e^ et le III^e^ siècle. S'agissant du bronze de Rapino, elle reste fidèle à l'interprétation de ce texte de langue locale, mais d'écriture latine, qui y voit une référence à la vente d'esclaves qui auraient été liées à une pratique de la prostitution sacrée dans le temple de Jupiter : elle récuse donc les critiques émises récemment par F. Glinister (dans *The Epigraphic Lanscape of Roman Italy*, Londres, 2000), qui, se fondant sur les lectures proposées par J. Martinez-Pinna (dans *ZPE*, 120, 1998, p. 203-214), niait l'existence de prostituées sacrées dans ce document — et plus généralement en Italie centrale. On la suivra volontiers sur ce point, et les trouvailles de Pyrgi nous semblent suffisamment parlantes pour appuyer la thèse de l'existence d'une telle institution dans la région, mais la question de la lecture du bronze de Rapino demandera certainement à être reprise à partir du document lui-même (dans son tout récent recueil d'inscriptions italiques, H. Rix, *Sabellische Texte*, Heidelberg, 2002, MV 1, p. 77, propose de nouvelles hypothèses).

Dominique Briquel.

Concetta Masseria (sous la direction de), *10 anni di archeologia a Cortona*, *Archeologia Perusina*, 15, Archaeologica 129 : Giorgio Bretschneider, Rome, 2001, 270 pages, 34 pages de planches photographiques.

Cet ouvrage, comme le rappelle l'introduction de M. Torelli, présente les nouveautés qui sont apparues, concernant l'archéologie de la cité qui, dans la vieille tradition sur la venue des Pélasges en Étrurie, apparaissait comme la métropole de l'Étrurie et, située au centre du triangle Chiusi, Pérouse, Arezzo a visiblement joué un rôle central dans le patrimoine légendaire de toute la Toscane du Nord-Est. Aussi lira-t-on avec intérêt les pages 5 à 9, consacrées par A. Trotta à la découverte d'une cabane d'époque villanovienne (VIII^e^ siècle) dans la via Vagnotti : s'agissant d'une ville dont les restes archéologiques n'étaient pas à la hauteur de l'importance dans les traditions, cette confirmation d'une présence étrusque dès une époque

ancienne sur le site de la cité est assurément bienvenue. Mais ce n'est pas le seul point à relever dans cet ouvrage qui, bien évidemment, juxtapose des trouvailles d'époque et de portée diverses. On soulignera l'importance de la fouille de la porte Gibeline (M. Giuman, P. Anselmi, M. Cappelletti, S. Boldrini Nafissi, L. Romizzi, B. Gori, M. Bernjardi, M. Fabbri, p. 14-67), qui montre la complexité des travaux de fortification de la cité étrusque, en constant remaniement entre ses premiers stades — au IV^e^ siècle — et l'époque romaine. L'étude de cette histoire aux multiples phases permet d'avancer une chronologie dont la portée va au-delà de l'étude des seules murailles. Elle permet de renouveler la *uexata quaestio* de la chronologie de la *Tannella* de Pythagore (pour laquelle M. Menichetti, p. 151, rappelle toutes les propositions qui ont été avancées, allant du V^e^ siècle au I^er^ siècle av. J.-C.), en mettant en rapport son édification avec la restructuration de la zone qui s'opère vers le début du II^e^ siècle, où la porte à voûte simple de la phase A est remplacée par une porte à double voûte, avec un tracé remanié de la voie d'accès. On lira l'étude, p. 129-140, par M. Torelli et L. Agostiniani, d'un intéressant document épigraphique : un cippe de bornage, pour une fois dépourvu du terme *tular* qui désigne ce genre d'objet, qui semble porter la mention d'un groupe de d'individus exerçant un rôle public, des *canthis*, terme qui n'était jusqu'à présent connu que par le verbe *canthce*, « il exerça la fonction de *canth* » (et que L. Agostiniani, à juste titre, écarte de *camthi*, connu dans le vocabulaire des magistratures étrusques, arguant de l'absence totale d'exemples de passage de *mth* à *nth*). Il s'agirait d'un terrain affecté à un collège que M. Torelli rapproche des flamines ou des questeurs romains : on aurait affaire à des sortes de *prata flaminia* ou *agri quaestorii* de cette cité étrusque, distincts du reste du territoire public de la cité, marqués par les bornes inscrites avec la formule *tular rasnal* (= *fines publici*), et situés, comme lui, juste à l'extérieur de la muraille.

Dominique Briquel.

M.T. D'Alessio, *Materiali votivi dal foro triangolare di Pompei*, Archaeologica, n° 130 : Rome, Bretschneider ed., 2001, 186 pages, 30 planches.

Cet ouvrage recense et analyse le matériel en terre cuite, de caractère votif, découvert dans l'automne de 1995, au cours des fouilles menées par l'Université de Rome entre 1994 et 1998 à l'emplacement du portique bordant le forum triangulaire, à la limite Sud de Pompéi.

Les pièces étudiées proviennent du remblai de la fosse de fondation du mur externe du portique, ainsi que de la couche sur laquelle repose le dallage intérieur ; ce remblai contenait également les débris de constructions, élevées au cours du II^e^ s. av. J.-C. sur le coté Nord du forum, et détruites depuis. Ces indications topographiques, ainsi que les secteurs des différentes campagnes de fouilles, sont clairement exposées sur deux planches (1 et 2, malheureusement dépourvues d'orientation et d'échelle). La stratigraphie fait l'objet de deux autres planches (4 et 5). L'illustration, en fin de volume, se veut sélective et présente un nombre restreint des pièces décrites, choisies parmi les plus complètes et les mieux conservées. On regrettera toutefois l'absence d'un index qui faciliterait considérablement les recherches thématiques.

Ce matériel votif est en rapport avec les édifices religieux qui occupent le centre de l'*area sacra*, dont le temple dorique, construit vers 560 av. J.-C. ; il a subi des réfections d'ensemble au IV^e^ siècle, et la *cella* a été profondément modifiée au II^e^ siècle, date à partir de laquelle l'activité cultuelle s'étiole. Ces réaménagements

successifs n'ont pu que favoriser l'évacuation des ex-voto conservés dans le temple. On sait en effet que les dépots votifs, malgré leur dénomination trompeuse, résultent de la mise au rebut d'ex-voto « périmés », à la suite par exemple de la mort du dédicant.

Le catalogue, présenté en première partie, suit un ordre rigoureux, parfois difficile à suivre, mais, au total, le plus apte à rendre compte de ce matériel hétérogène. Chaque section correspond à une variété particulière du matériel, à l'intérieur de laquelle on distingue les différents types que l'on peut rattacher à différentes matrices, elles-mêmes susceptibles d'avoir été renouvelées une ou deux fois ; en fin de section figurent les fragments que l'on n'a pu rattacher à une matrice précise. Chaque type, attribuable à une même matrice, est décrit globalement ; suit une série de notices, qui localisent chaque fragment dans l'ensemble, en donnent une description détaillée et, pour finir, en indiquent les dimensions, le matériau et le numéro d'inventaire. On notera avec intérêt que les mêmes matrices ont parfois été utilisées pour des argiles de qualité diverse, qui ont subi des degrés différents d'épuration et de cuisson. Beaucoup de pièces ont été retouchées au batonnet, et portent des traces évidentes de polychromie, appliquée sur une couche de lait de chaux.

La section A recense les bustes ; ce sont des figures féminines, de petite dimension, coiffées d'un *polos*, cylindrique ou évasé, et datées du IV-V^e^ siècle. Ce type est sans doute inspiré par la coroplastie de Sicile, en particulier de Morgantina, où ce genre de bustes a été mis en rapport avec le culte de Déméter et de Perséphone. La coiffure ondulée, à discriminatoire médian, relève également d'un type répandu en Campanie et dans le Latium.

La section B propose une typologie des statuettes et distingue les figures accompagnées d'un enfant, les figures debout, les figures en manteau (fort proches des tanagrines, dont on a retrouvé une matrice sur l'acropole d'Héraclée), une représentation de fillette et les figures divines, que l'on peut rattacher à l'iconographie d'Athéna, d'Aphrodite et d'Artémis. Ces dernières ne laissent pas de poser de délicats problèmes d'identification ; ainsi le capuchon pointu que porte, entre autres, une statuette identifiée comme une Athéna, n'est pas sans rappeler le type d'Artémis-Bendis, dont une matrice a été retrouvée, à Héraclée également.

La section C présente un unique fragment d'une grande statue : quatre doigts serrent le corps acéphale d'un oiseau. Il s'agit sans doute d'un enfant à la colombe, dont le type, d'origine égyptienne, se répand en Orient comme en Occident à l'époque hellénistique.

La section D est consacrée aux ex-voto anatomiques, qui ne représentent qu'une faible partie de l'ensemble ; ils sont classés en membres supérieurs et inférieurs, distinguant à chaque fois les pièces entières et les fragments.

Une section particulière (E) fait état d'un groupe de 13 pesons de tisserand, troncopyramidaux ou parallèlépipédiques, dont la présence dans un contexte religieux a été justifiée par les travaux de P. ORLANDINI et d'A. COMELLA. Il faut ajouter un disque percé d'un trou, dont la fonction reste indéterminée (section F, *uaria*).

Le matériel céramique (section G) comprend la céramique peinte, où l'influence corinthienne apparaît nettement, la céramique italiote, la céramique à vernis noire, éventuellement surpeinte, ainsi que les pièces miniatures (3 cm de haut), sans oublier deux fragments à grafitti. Nombre de fragments ont appartenu à des lécythes, des lékanès ou des aryballes piriformes, et l'analyse des formes permet une classification chronologique allant de la seconde moitié du VI^e^ jusqu'au II^e^ siècle.

Un dernier groupe (H) traite des terres cuites architectoniques, qui viennent compléter celles que les fouilles précédentes avaient déjà livrées. Une tête de

serpent (H1), s'ajoutant à d'autres pièces semblables découvertes depuis 1931, appartient visiblement à une Hydre de Lerne et serait contemporaine de la redécoration du temple vers 520 av. J.-C. D'autres fragments renvoient à des modifications datant de la période samnite.

Une table de concordance fort pratique situe les pièces en fonction de leur place dans le catalogue, de leur numéro d'inventaire, de l'ordre de leur découverte et de l'unité stratigraphique à laquelle elles appartiennent.

On aura compris que l'un des enjeux de cet exercice, austère mais indispensable, de rencension du matériel découvert est d'apporter de nouvelles données sur la destination du temple dorique. Aussi le catalogue débouche sur une discussion sur les cultes pratiqués sur l'*area sacra* autour du IV^e^ siècle, datation raisonnable du plus gros du matériel votif et d'une partie importante de la céramique, et enfin sur la formulation d'hypothèses. L'auteur reprend l'historique des fouilles de cette zone depuis 1767, et, à la lumière de leurs résultats, situe le matériel découvert dans le contexte du développement architectural de l'*area sacra* ; la céramique est naturellement un critère essentiel pour l'établissement des différentes phases. Le premier état du temple semble bien renvoyer à Hercule, dont le culte était fort répandu en Italie préromaine, et qui passait en outre pour le fondateur de la ville : la présence, dans la décoration du temple, de l'Hydre de Lerne, ainsi que des fragments d'un cervidé, sans doute la biche aux pieds d'airain, en sont de bons indices, ainsi que l'édifice à double enceinte, face à l'entrée du temple et interprété comme un *héroon*. Pourtant, la recrudescence de matériel votif et la redécoration du temple au IV^e^ siècle donnent raison à A. Sogliano, qui postulait en 1890 la présence d'une seconde base de statue de culte, la première, dégagée par les premières fouilles, étant décentrée par rapport à l'axe de la *cella*. Il faut donc admettre l'existence d'au moins une seconde divinité associée dès le IV^e^ siècle.

Parmi les divinités possibles (*Venus Pompeiana* ou Artémis), Athéna paraît emporter les préférences. Une inscription osque, peinte sur un pilastre de tuf près du carrefour de la via dell'Abbondanza et de la via dei Teatri, mentionne un temple de Minerve ; par ailleurs une métope, datée du II^e^ siècle et découverte à proximité, montre le supplice d'Ixion, flanqué de deux divinités en lesquelles on a reconnu Athéna et Héphaïstos. Mais surtout, la figure d'Athéna, adaptée aux cultes anciens de la Grande-Grèce, semble la plus apte à rendre compte de la diversité du matériel. Ses attributions chtoniennes pourraient ainsi justifier l'offrande de bustes féminins à *polos*, réservés aux déesses de la fertilité, ou de figurines courotrophes. Déesse guérisseuse, elle a vocation à recevoir des ex-voto anatomiques. La présence de pesons d'argile pourrait aussi s'expliquer par un culte à Athéna Erganè. Enfin, ses fonctions de déesse protectrice du commerce maritime expliqueraient qu'on lui ait rendu un culte dans un lieu aussi bien placé par rapport à la mer.

Ainsi, l'étude de ce matériel, qu'on peut rapprocher avec profit des trouvailles faites dans le Latium et d'autres régions de l'Italie romaine, contribue à l'évocation concrète de l'activité religieuse ancienne de cet ensemble, que d'importants remaniements édilitaires et urbanistiques à l'époque d'Auguste ont achevé de détourner de sa vocation première au profit du grand forum central. Elle met surtout en valeur un aspect culturel majeur du processus de la romanisation de Pompéi.

Jean-François Croz.

Marisa DE SPAGNOLIS, *La tomba del calzolaio dalla necropoli monumentale romana di Nocera superiore*, collection *Studia archaeologica*, nº 106 : Rome, L'Erma di Bretschneider, 2001, 80 pages, 51 photographies, dont 4 en couleurs, 7 planches de restitutions au trait.

Près de la ville antique de *Nuceria Alfaterna* (moderne Nocera), on a fouillé récemment une riche nécropole, dont cette tombe dite du *Cordonnier* est sans doute le monument le plus intéressant par tout ce qu'il nous apporte sur la vie des métiers et de l'artisanat à la fin du Ier siècle ap. J.-C., puisque la tombe semble bien devoir être datée peu après l'éruption de 79. C'est un monument funéraire à chambre, d'une réelle importance, avec voûte en berceau, une entrée imposante et des peintures murales, ce qui déjà nous indique que le personnage était loin d'être un petit artisan ravaudant les souliers dans une pauvre échope, comme on a trop souvent tendance à imaginer les cordonniers antiques. Le propriétaire et constructeur du monument est le cordonnier lui-même, qui a tenu à se faire représenter sur une peinture de la chambre funéraire, assis à sa table de travail. On a là un nouvel exemple de ces représentations d'artisans qui passent, en général, pour être l'apanage de la sculpture gallo-romaine, mais qui existent pourtant également dans le monde italique. L'*ars sutrina* ne devait pas être considérée comme médiocre si l'on se souvient que les *sutores* faisaient partie d'un collège remontant au temps de Numa. La peinture qui donne l'image de son atelier n'est malheureusement pas très lisible, même si l'on distingue plusieurs paires de souliers qui attendent le chaland et le *sutor* assis sur son tabouret. L'auteur a réuni les principaux exemples de l'iconographie du cordonnier (vases grecs notamment, mais aussi les rares reliefs romains et gallo-romains portant sur ce thème), ce qui permet d'utiles comparaisons. Toutefois, elle ignore la thèse essentielle d'Otto LAU, *Schuster und Schusterhandwerk in der griechisch-römischen Literatur und Kunst*, Bonn, 1967, qui lui aurait apporté des renseignements complémentaires importants, principalement sur le plan socio-professionnel.

Henri LAVAGNE.

Marie-José KARDOS, *Lexique de topographie romaine, Topographie de Rome, II* : Paris, L'Harmattan, 2002, 372 pages, 18 planches, index.

Cet ouvrage fait suite à celui que l'auteur avait publié en 2000, et où étaient données les sources latines sur la topographie romaine. Cette fois, M.-J. KARDOS nous offre un commode répertoire de tous les noms de lieux de la Rome antique, classé alphabétiquement. Sous une forme évidemment plus maniable que le fondamental *Lexicon Topographicum Vrbis Romae*, dont les cinq volumes sont parus entre 1993 et 1999, ce petit in 8º rendra d'éminents services comme ouvrage de consultation. On ne s'attendra certes pas à ce que les innombrables problèmes soient discutés en détail dans un ouvrage de cette taille, mais l'information est de grande qualité, avec le renvoi aux références qui s'imposent. L'auteur tient la gageure de présenter en quelques lignes les questions les plus débattues, comme celle de la *Roma quadrata*, avec référence à des propositions aussi contrastées que celles récemment avancées par A. GRANDAZZI et A. MASTROCINQUE. Le renvoi est fait systématiquement en fin d'article aux textes répertoriés dans le volume I. Étant donné le choix de ce volume de se limiter aux sources latines, les sources grecques ne sont pas indiquées dans cette liste. Mais elles sont précisées dans le cours de

l'article pour des cas où elles sont vraiment indispensables (p. ex. sur la question du *lapis niger* et du Volcanal, avec Denys d'Halicarnasse et Plutarque). Un pratique système de renvoi aux planches placées en fin de volume (avec une série de plans tirés de *Roma Vrbs Imperatorum Aetate* de F. Scagnetti et F. Grande) permet de situer les lieux traités sur le plan — bien qu'il ne soit pas toujours très facile de repérer, sur des plans de cette taille, les indications portées en petits caractères ! Bien sûr, beaucoup de toponymes, faute de localisation précise, ne peuvent être portés sur les plans. Mais on approuvera le choix de l'auteur d'avoir donné l'idée la plus complète possible de ce que les textes donnent sur la topographie romaine, en énumérant par exemple toute une série de maisons privées, le plus souvent de localisation assez vague, qui n'avaient pas été signalées dans le *LTVR*.

Dominique Briquel.

Stephen Biesty, *Rome in spectacular cross-section* (textes de A. Solway) : Oxford University Press, 2003, 29 pages.

Rome, ses édifices et ses habitants en « coupe transversale », tel est l'audacieux pari lancé et gagné par S. Biesty, un dessinateur bien connu Outre-Manche pour une série d'albums illustrés selon ce parti-pris original. Destiné aux plus jeunes lecteurs, *Rome in spectacular cross-section* séduira néanmoins tous les publics, tant par son caractère attrayant que par la qualité de son contenu documentaire.

Ce très bel album nous entraîne à la découverte de la Rome impériale alors à son apogée (128 après J.-C.), en partageant une journée de la vie d'un sénateur romain, M. Cotta Maximus, et de son fils Titus. Une journée pas tout à fait ordinaire, puisque Rome entière célèbre ses Dioscures, Castor et Pollux : excellent prétexte pour mener le lecteur d'un endroit à l'autre, aux quatre coins de la Ville. Après un aperçu d'ensemble de Rome (qui n'est pas sans évoquer les maquettes d'I. Gismondi ou de P. Bigot), nous quittons, à l'aube, la *domus priuata* du sénateur où s'agite une domesticité fébrile et devant laquelle se pressent les clients, pour tomber dans l'effervescence de la rue ; à peine a-t-on le temps d'admirer les cavaliers qui, en un cortège solennel, gagnent le sanctuaire capitolin, qu'on se retrouve, désorienté, au beau milieu d'un Forum envahi de citoyens en toge, avant d'assister, sur les gradins du Colisée, à la représentation d'une chasse puis au déchargement d'une *nauis oneraria*, près du port d'Ostie ; après un passage obligé par les thermes de Trajan, on retrouve le soleil du Grand Cirque et une foule en délire qui acclame, à chaque tour de piste, les conducteurs de chars ; mais il est l'heure de rentrer et, vu le jeune âge du héros Titus, le lecteur pourtant avide devra cette fois se contenter d'imaginer les excès et les débordements de la *commissatio* qui conclura cette journée bien remplie ! En fin d'ouvrage, un index ainsi qu'un glossaire reprenant les noms propres et les mots-clefs permettent au lecteur de circuler avec facilité d'un chapitre à l'autre.

Fascinantes de précision, les planches nous présentent une Rome vivante, grouillante d'une population haute en couleur, une Rome examinée à la loupe, où nul détail n'est oublié, qu'il s'agisse des motifs traditionnels de la vie publique et privée ou des éléments les plus triviaux : la *domus* a son laraire, comme elle a ses latrines ; des orateurs haranguent la foule aux Rostres tandis que des spectateurs avinés s'empoignent sur les gradins du cirque. Si les édifices sont romains, beaucoup de détails de la vie privée s'inspirent, visiblement, des ruines pompéiennes : les *thermopolia*, les meules de boulanger, les fontaines de rue et les passages piétonniers, le péristyle de la *domus*, les peintures en trompe-l'œil et même le

chien, qui ressemble comme un frère à celui de la fameuse mosaïque *Caue canem*. Autant de détails qui — assortis de quelques savoureux anachronismes — réjouiront le grand public cultivé, mais ne sauraient faire oublier la valeur documentaire de l'ouvrage : chaque édifice, chaque espace représenté, donne lieu, dans sa débauche de détails, à un véritable cours de civilisation romaine, où le dessin est de surcroît explicité par des légendes destinées à définir les termes essentiels ou à expliquer telle ou telle pratique. On appréciera tout particulièrement le strict ordonnancement des édifices publics d'un Forum sous lequel serpente la *Cloaca Maxima*, le plan en coupe d'une *insula* surpeuplée, la machinerie très élaborée de l'amphithéâtre ou encore l'exacte description du système de chauffage dans les thermes.

Un ouvrage didactique, donc, à l'usage des futurs latinistes, mais surtout une lecture très divertissante pour quiconque s'intéresse à la Rome antique. Il reste à espérer que ses auteurs prendront vite l'initiative de traduire en français cet album dont l'iconographie constitue déjà, à elle seule, un excellent support pédagogique pour nos collègues du secondaire ou du premier cycle universitaire.

Caroline Février.

Michel Tarpin, Vici *et* pagi *dans l'Occident romain* : Rome, Collection de l'École française de Rome n° 299, 2002, 485 pages.

Ce livre est construit sur un paradoxe, puisqu'il associe deux notions dont l'auteur affirme l'autonomie dès les premières pages. Dans le langage courant des historiens, et plus encore des archéologues, le terme *uicus* désigne le chef-lieu d'une circonscription rurale, le *pagus*. De manière convaincante, M. Tarpin démontre qu'il n'en est rien dans sa première partie, avant d'étudier séparément le *uicus* puis le *pagus* dans ses deuxième et troisième parties. Il s'appuie sur une analyse très serrée des textes littéraires autant que des inscriptions, qui sont regroupées dans une longue annexe d'une centaine de pages (p. 307-419).

Centrée sur l'analyse lexicale, la première partie s'attache surtout à détruire certains lieux communs. Le caractère urbain du *uicus* ressort de sa complémentarité avec l'*oppidum*, mais le premier se différencie du second dans la mesure où il n'est pas le fruit d'un rituel de fondation. Le rapprochement fait par les auteurs anciens du *pagus* avec la tribu ou le dème indique clairement sa nature de circonscription territoriale, sans lien avec de quelconques structures tribales pré-romaines. Les premières mentions épigraphiques du *pagus* se situent en effet toujours dans des zones romanisées de l'Italie. L'auteur réagit ainsi sainement contre une certaine conception trop simpliste de l'ethnologie historique.

Dès lors, l'analyse des deux structures suit des chemins séparés. Les *uici* ruraux existent bien, mais il s'agit en général d'agglomérations situées en bord des routes, dont les habitants, les *uicani*, étaient sans doute chargés de l'entretien des voies. Sans autonomie administrative, ils apparaissent comme des projections des quartiers, les *uici* urbains, comme « la ville à la campagne ». Organisés autour d'un autel des Lares, les *uici* de Rome furent réorganisés par Auguste qui les associa au culte impérial en leur remettant les *Lares Augusti*, mais la raréfaction des *magistri* du quartier au cours du I^er^ siècle donne l'impression d'un déclin rapide difficile à interpréter.

Si le *uicus*, même rural, s'inscrit toujours dans un contexte urbain, le *pagus* s'oppose clairement à la ville dans la conception des Romains, comme l'atteste le clivage entre les termes *paganus* et *oppidanus*. District rural destiné à encadrer la

population des campagnes, il a essentiellement une fonction fiscale et censitaire. Les témoignages épigraphiques permettent de savoir que des *formae* recensaient la liste et la surface des domaines par *pagus*, sans donner toutefois le nom des possesseurs (on devait sans doute les croiser avec des listes de propriétaires). De tels documents s'avéraient à la fois différents et complémentaires des cadastres, qui avaient pour but de donner un cadre formel et mesurable aux assignations agraires.

Outre leur rôle d'encadrement spatial, on peut toutefois trouver un point commun à ces deux structures. Sous César et Auguste, le *uicus* servit de cadre à des recensements de Rome, qui furent par ailleurs utilisés pour la confection des listes des distributions frumentaires. Mais il est vrai qu'il s'agissait de recenser des hommes et non des terres. Des pratiques de sociabilité ont peut-être aussi rapproché les deux cadres, mais l'auteur ne s'intéresse pas à ces questions d'histoire sociale, sans doute faute de sources adéquates. Il est en revanche sensible au contexte de l'énonciation épigraphique et aux enjeux qui la conditionnent. Dans le cas de la Narbonnaise, il note en effet que le *pagus* est surtout mentionné dans des zones marginales, qui affirmaient leur existence de cette façon. À ces occasions, l'ouvrage dépasse une approche simplement technique de la question pour en révéler toute la dimension politique et sociale.

Christophe Badel.

R. Bedon, Suburbia. *Les faubourgs en Gaule romaine et dans les régions voisines.* Collection *Caesarodunum*, 32 : Limoges, PULIM, Université de Limoges, Centre de Recherche A. Piganiol, 1998, 366 pages.

Précédés d'une introduction due à son organisateur, R. Bedon, les actes de ce colloque réunissent dix-sept communications réparties en trois sections. La première, qui définit « La perspective générale », en réunit trois ; la seconde, huit portant sur « la Gaule et les Germanies » ; la troisième, six portant sur « Les régions voisines » (Corse, Italie, Suisse et Roumanie).

Dans son introduction, R. Bedon définit le *suburbium* comme un espace dont l'organisation « s'écartait de la trame orthogonale des quartiers centraux pour s'aligner plutôt sur le tracé des routes, le long desquels s'étirait les nécropoles ». Les types d'habitats rencontrés ne sont pas fondamentalement différents de ceux de la ville proprement dite : maisons privées et monuments publics (monuments liés aux spectacles, édifices cultuels) y occupent une place importante à côté des installations artisanales et des monuments funéraires. Ces quartiers en diffèrent par une organisation spatiale rompant avec l'orthogonalité du noyau primitif et surtout par deux particularités : ils concentrent des artisanats exclus par la pollution qu'ils génèrent ; ils regroupent des monuments funéraires qu'un interdit religieux rejette à la périphérie d'un espace défini par la limite sacrée du *pomerium*. Des *villae* s'y répartissent, comme on le voit sur le relief d'Avezzano (Gros P., *L'architecture romaine*. 2 - *Maisons, palais, villas et tombeaux*, Paris, Picard, 2001 fig. 1, p. 21). Le *suburbium* est donc la frange qui accompagne le développement d'une agglomération urbaine. Pour désigner cet espace, il existe d'autres termes que *suburbium*, mais tous contiennent la même notion. Plusieurs communications portent sur ce vocabulaire, celles de R. Chevallier (« La problématique des *suburbia* ») et de P. Arnaud, plus générale, et surtout celle de S. Agusta-Boularot. Dans une communication dont le titre définit parfaitement la méthode et l'objet : « Banlieue et faubourgs de Rome : approche linguistique et définition spatiale », cette dernière dresse la liste précieuse des termes utilisés par les auteurs grecs et latins pour

désigner la périphérie de Rome. Dans ce cas, comme il arrive le plus souvent, la capitale est le modèle dont l'étude est indispensable pour la compréhension des formes urbaines des villes de l'Empire. Mais ses dimensions et sa position dominante en font aussi un cas particulier.

Étudier les *suburbia* conduit à suivre les processus de croissance et de régression des agglomérations urbaines de l'époque romaine dont ils sont l'expression spatiale. En période de croissance — soit durant le Haut Empire —, ces agglomérations juxtaposent un centre dont le plan est en principe orthogonal, lorsqu'il s'agit d'une fondation, et une périphérie qui se développe de manière spontanée le long des axes de circulation. Cette idée d'une dynamique spatiale commandée par la géographie des transports s'impose dans l'analyse qu'en donne P. Arnaud : l'adjectif « géodynamique » qu'il utilise souligne qu'elle donne à l'agglomération cette image étoilée caractéristique d'un développement le long d'axes de circulation (« Vers une définition géodynamique des *suburbia :* éléments pour une zonation des zones périurbaines »). Ce mode de croissance plus libre est probablement majoritaire. Mais il ne faut pas oublier qu'un bon nombre de villes ont aussi grandi par adjonction de nouveaux quartiers ou d'un nouveau centre monumental entraînant un déplacement du *pomerium*. C'est le cas lorsqu'un nouveau groupe est établi à côté du noyau originel. Il n'y a donc pas nécessairement de contradiction entre deux modèles de développement, un modèle concentrique et un modèle rayonnant : les deux expressions correspondent d'ailleurs plutôt à des modélisations de processus de développement qu'à de véritables modèles d'agglomération. La coexistence de ces processus est bien illustrée par le cas du faubourg nord de Lutèce étudié par L. Guyard à partir de deux fouilles conduites en rive droite de la Seine. Un faubourg « se développant péniblement ... semble avoir ostensiblement ignoré » la structuration forte des deux *cardines* des rues Saint-Denis et Saint-Martin : il s'installe au débouché du pont » (« Paris, le faubourg nord de Lutèce »).

La dynamique spatiale du *suburbium* s'inscrit dans une chronologie qui voit alterner les phases d'expansion et de rétraction des agglomérations urbaines. Dans cette perspective, J. Perrier analyse le cas d'*Augustoritum* / Limoges, la capitale des *Lemouices*, dont une partie du centre monumental, désaffectée à la fin de l'Antiquité, prend un aspect de faubourg, et dont les quartiers nord et sud sont occupés par des cimetières (« *Augustoritum*, Limoges : faubourgs et banlieue »). Une évolution analogue est relevée dans le cas de Lisieux où D. Paillard étudie l'évolution caractéristique d'un espace périphérique de l'agglomération : un quartier artisanal abandonné au III$^{e}$ s. est occupé par une nécropole (« Un *suburbium* à Lisieux (Calvados) et la mouvance périphérique d'une cité. L'apport du site archéologique Michelet »).

Sans doute moins sensibles à la prégnance des modèles classiques de la ville romaine telle que la définissent les textes, des archéologues traitent d'agglomérations au statut incertain ou discuté. Ainsi, *Glanum* était perçue comme une agglomération/sanctuaire. La recherche de définition de l'espace urbain conduite par Michel Gazenbeek autour du centre monumental auquel on réduisait le site lui restitue sa légitime dimension d'agglomération urbaine (« Prospections systématiques autour de Glanum (Bouches-du-Rhône) : l'extension de l'agglomération »). Autre agglomération au statut incertain, celle qui se développe à proximité du camp militaire d'Argentorate, est qualifiée de *uicus* et de *canabae*. La présentation qu'en fait Erwin Kern montre qu'en fait, il s'agit sans doute d'une véritable ville qui mérite le qualificatif tout à fait significatif de « ouverte ». Elle résulte d'un processus qui diffère de celui des villes de fondation (« Le *uicus* des *canabae* : la problématique du faubourg de Strasbourg-Koenigshoffen : agglomération satellite ou *suburbium* ? »). Pour la Dacie, R. Ciobanu traite de problèmes analogues, mais

essentiellement sous l'aspect du statut juridique et sans les descriptions archéologiques qui font l'intérêt de l'exemple strasbourgeois (« *Canabae*, *uici* et *castella* en Dacie romaine »).

R. Bedon soulignait que les *suburbia* accueillaient des monuments ajoutés au noyau urbain primitif. Lorsqu'il ne s'agit pas de monuments bien définis, amphithéâtres, cirques ou temples, ces monuments posent des problèmes d'interprétation. Des recherches récentes ont permis de restituer leur originalité à certains ensembles que l'on interprétait comme des *uillae* suburbaines. A. Bouet en a étudié deux exemples, un complexe sportif à Orange (« Complexes sportifs et centres monumentaux en Occident romain : les exemples d'Orange et de Vienne », *Revue Archéologique*, 1, 1998, 33-105), un sanctuaire à Périgueux (Bouet A. et Carponsin-Martin C., « Enfin un sanctuaire rural chez les Pétrucores : Chamiers (Dordogne) », *Aquitania*, 16, 1999, 183-249). C'est de cette dernière catégorie d'établissement suburbain que relève le cas de Lisieux présenté par C. Lemaître (« Le Vieux-Lisieux : ville ou sanctuaire suburbain ? Premières réflexions »), complété par D. Fournier (« Note sur le toponyme Fenèbre »). Il n'y a pas lieu de s'étonner que dans le cas de fondations romaines, les lieux de cultes indigènes aient été implantés dans la périphérie de la ville nouvelle. Étudiant le cas de Martigny, F. Wiblé montre que, lors de la mise en place du noyau urbain du *Forum*, un espace a été affecté aux cultes officiels et que les sanctuaires des cultes indigènes et orientaux se sont positionnés en périphérie, dans les faubourgs. Il interprète cela comme l'effet d'une exclusion. On peut aussi y voir inversement la preuve de l'ouverture de Rome aux autres cultes (« Les faubourgs de la ville romaine de *Forum Claudii Vallensium* (Martigny VS) »). Sous le titre « Les *suburbia* d'Aleria et la romanisation de la Corse au second siècle de l'Empire », O. Jehasse présente un monument qui entre dans la catégorie des monuments ou ensembles monumentaux isolés, les thermes de Santa-Laurina près d'*Aleria* qu'il interprète comme une *mansio*, plutôt que comme un bâtiment en relation avec un débarcadère proche ou avec le port. L'argumentation est appuyée l'archéomorphologie d'*Aleria* et de ses environs et sur le réexamen des textes consacrés aux cités de la Corse romaine en général. Sans doute, pour cet ensemble, y a-t-il d'autres interprétations possibles. Mais, en l'absence de précisions sur l'archéologie de cet ensemble, il est impossible de se faire une opinion. P. Zenovello présente le cas d'un sanctuaire en limite du territoire de Padoue ; caractérisé par un ensemble thermal, il est défini comme « ville d'eaux » (« *Patauini Fontes* : l'area termale euganea nel suoi rapporti con *Patauium* »). Mais, dans ce cas, comme ses collègues italiens, S. Santoro Bianchi (« Aquileia area urbana, suburbio e « submontana castella » alla luce della produzione fittile »), G. Bodon et I. Riera (« Per uno studio delle aree suburbane di *Patavium* : considerazioni preliminari su topografia e produzione artigianale »), cet auteur donne à suburbain une signification beaucoup plus large que celui de faubourg : suburbain est pris comme synonyme de territoire dépendant du centre urbain, sans qu'il y ait continuité ou, à la rigueur, proximité, comme c'était le cas pour le sanctuaire de Vieux-Lisieux.

L'histoire du site de Lutèce est maintenant bien mieux connue grâce aux nombreuses opérations archéologiques liées aux aménagements de la capitale. Dans le présent colloque, elle a donné lieu à deux communications dont l'une est rappelée plus haut. P. Van Ossel et M. Pieters présentent l'apport de la fouille géoarchéologique du Carrousel (« Archéologie et environnement : recherches sur les *suburbana* de Paris sur la rive droite de la Seine »). Cette communication présente l'avantage de développer de manière particulièrement convaincante l'apport de nouvelles techniques d'études qui font de l'étude du sédiment un objet et un moyen de la recherche archéologique. Dans le cas présent, elles permettent d'établir que le

site a été exploité comme carrière de limon pour la fabrication de briques de terre crue utilisées dans la construction de Lutèce avant que l'espace soit rendu aux cultures. Dans ce cas, il s'agit manifestement de petites exploitations correspondant à la ceinture horticole de la ville et l'on souscrit volontiers à l'interprétation proposée par les auteurs. Les exemples méditerranéens d'une telle organisation agricole sont aussi nombreux que ceux que citent les auteurs pour la Gaule du Nord. Ce type d'exploitation depuis la ville n'est pas incompatible avec cette exploitation autre menée depuis des *uillae* situées à une distance d'une demi-heure à une heure de marche, sur laquelle J. Perrier attirait l'attention à partir du cas assez bien documenté de Limoges. À proximité des villes, on s'attend à trouver des *uillae* résidentielles. Des activités agricoles peuvent être pratiquées depuis la ville. Il n'est pas surprenant de constater qu'une ville était entourée d'une ceinture de jardins pourvoyant à l'approvisionnement du marché urbain.

Un certain nombre de communicants voient dans le *suburbium* une structure permettant d'étudier la relation entre la ville et la campagne. C'est incontestable au plan spatial. C. Cloppet essaie de la saisir en dressant une typologie des relations entre les réseaux viaires urbains et ruraux (« Un rapport ville-campagne : l'arrivée et la place des routes dans les agglomérations du Haut Empire (Lyonnaise, Germanie supérieure) »). Cette approche est légitime dans une perspective descriptive et comparative et méritait d'être mise en œuvre. Cependant, contrairement à que cet auteur affirme, elle ne s'oppose pas à celle qui est développée dans l'*Histoire de la France Urbaine*. Elle est simplement différente. Pour autant, permet-elle d'écrire : « Les *suburbia* forment seulement un espace rural en vue de la ville. (...) Il n'y a rien entre les deux, contrairement à ce qui apparaît plus tard, à l'époque médiévale, avec les bourgs monastiques et leur artisanat ou avec les ports économiques rattachés spécifiquement aux villes » (p. 239) ? Cette conclusion, qui est en contradiction avec les autres communications — et avec l'apport du colloque —, ne me paraît pas assez argumentée.

On le voit, l'organisateur de ce colloque aura parfaitement atteint son objectif qui était d'attirer l'attention sur un espace intermédiaire, de ce fait mal défini et mal cerné, revendiqué ou rejeté par ceux qui étudient la ville ou la campagne, mais rarement étudié pour lui-même. Les approches sont différentes. Mais leur juxtaposition aide à la compréhension.

Philippe Leveau.

R. Bedon, *Atlas des villes, bourgs, villages de France au passé romain* : Paris, Picard, 2001, 351 pages.

Les travaux de Robert Bedon témoignent du souci constant de situer l'information archéologique dans toute sa dimension historique, et de restituer les aspects les plus concrets de la vie quotidienne (il a récemment publié les actes du colloque *Amœnitas urbium*, 26-27 mai 2000, Limoges). Son dernier ouvrage, dont les enjeux sont clairement et finement exposés dans la préface d'Henri Lavagne, traite à nouveau du phénomène urbain, mais adopte une démarche qui tranche avec la présentation usuelle des sites de Gaule romaine. Il ne s'agit plus de présenter un développement analytique à partir d'une première occupation du site, provisoirement établie par les fouilles et la documentation écrite, mais de partir des agglomérations urbaines actuelles et donner un aperçu de leur physionomie à l'époque romaine. Le cadre choisi est celui de nos frontières hexagonales, qui ne coïncident que très partiellement avec celles des Trois Gaules. Aussi l'auteur rappelle-t-il dans

l'avant-propos et l'introduction les principes et les choix qui ont abouti à la recension d'environ 170 localités qui sont présentées au lecteur sous la forme d'un répertoire alphabétique. Chaque localité fait ainsi l'objet d'une fiche, dont la longueur varie bien entendu selon la masse de la documentation disponible (la plus longue, celle de Lyon, occupe 12 pages).

La fiche-type commence par les précisions de type institutionnel, comme la localisation actuelle du site, les noms antiques (avec éventuellement la titulature coloniale), le statut juridique (colonie de droit romain ou latin, capitale ou *uicus* d'une *ciuitas*), voire religieux, quand il s'agit du siège d'un évêché au Bas-Empire, et la mention de la province. Un bref rappel des données géographiques et historiques est suivi des renseignements archéologiques à proprement parler, où les éléments structurants (plan d'urbanisme) sont distingués des vestiges plus fonctionnels, comme les bâtiments publics, les constructions en rapport avec la vie économique, les quartiers d'habitation ou les nécropoles. Une rubrique particulière fait état des matériaux de construction, tributaires de la présence de carrières locales. En dehors de ces éléments récurrents, peuvent aussi être mentionnés, en fonction de la richesse du site, les vestiges d'architecture défensive (remparts, tours ou fossés), les édifices religieux (qui distinguent les lieux de culte gaulois, romains et chrétiens, plus rarement grecs ou asiatiques, comme à Orange), et enfin tout ce qui peut concourir à l'*amœnitas urbis*, comme les travaux de voirie (revêtement des routes) ou d'adduction d'eau, ainsi que les équipements destinés à la culture ou aux spectacles (théâtres, amphithéâtres, bibliothèques), sans préjudice de bâtiments sans fonction connue. La fiche mentionne *in fine* les sources d'information, qui dépassent de loin la simple bibliographie, puisqu'en dehors des ouvrages de référence, on y trouve les passages d'auteurs antiques ou médiévaux, les documents cartographiques (la *notitia Galliarum*, la *notitia dignitatum*, l'*Itinéraire d'Antonin*, et la très attendue Table de Peutinger, dont des vignettes sont parfois reproduites), ainsi que les sources épigraphiques (renvoyant le plus souvent au *CIL* ou à l'*ILN*), et une très appréciable mention des musées ou collections de la localité.

Parmi les défis qu'a relevés l'auteur, trois méritent d'être signalés. Le premier, inhérent à la forme choisie, était le risque de la focalisation excessive sur des phénomènes locaux, et par conséquent de la déperdition des thématiques urbaines concernant l'ensemble de la Gaule romaine. L'auteur a paré à cette dernière difficulté en faisant précéder son répertoire de perspectives d'ensemble (30 p.) où sont abordées de façon synthétique les différentes rubriques apparaissent dans les fiches. Le second consistait à présenter un aperçu intelligible et cohérent des mutations qui ont fatalement affecté les paysages urbains pendant les cinq siècles de la présence romaine ; aussi les perspectives d'ensemble font état de trois périodes essentielles pour le développement urbain (l'époque Julio-Claudienne, la période allant des Flaviens aux Sévères, puir le Bas-Empire), dont on retrouve facilement les marques d'un site à l'autre, sans préjudice de cas particuliers, comme les anciennes colonies grecques du Midi. De cette amplitude chronologique procédait une troisième difficulté : la surabondance et la variété des travaux consacrés à la question. R. Bedon en est venu à bout par un considérable travail de dépouillement et de synthèse, dont témoignent la clarté des notices et le soin apporté aux bibliographies ; car il faut distinguer les travaux de caractère local mentionnés dans chaque fiche et choisis parmi les plus récents (les plus anciens remontent à 1960), et la bibliographie générale en fin de volume, qui cite d'abord des travaux d'ordre général portant sur le contexte historique et archéologique de l'Empire romain (la section consacrée à la Gaule sépare la période préromaine, le Bas-Empire et le Haut-Empire). Un second groupe de publications traite du phénomène d'urbanisation en particulier, et adopte une classification plutôt géographi-

que. Un dernier groupe renvoie à l'architecture et à l'aménagement urbain : son agencement est d'abord géographique (l'Empire et la Gaule), puis chronologique (Gaule préromaine puis romaine) et enfin thématique (édifices religieux, culturels, militaires, etc...).

Cette présentation complexe suppose que le lecteur ait préalablement et rigoureusement défini les points qu'il souhaite approfondir. Mais, outre qu'elle reflète la complexité même du sujet, elle traduit l'ambition, affichée dans l'introduction, de satisfaire aux attentes d'un public très diversifié. Le chercheur en quête d'informations précises, l'universitaire (ou l'enseignant du secondaire) préparant un cours ou une visité guidée, l'étudiant désireux de combler des lacunes, ou simplement le lecteur cultivé et curieux du passé de sa ville (dont les rues actuelles sont nommées) trouveront là leur pâture, et rien n'a été épargné pour ne pas rebuter les uns par une technicité intempestive (la présence d'un glossaire et de plans assez nombreux y contribue grandement), et pour offrir aux autres une approche renouvelée de l'état de nos connaissances sur la Gaule Romaine. Ces connaissances ne se limitent d'ailleurs pas aux questions de topographie ou d'institutions ; ainsi la description minutieuse de certains documents iconographiques majeurs et récurrents, comme le cavalier à l'anguipède ou les piliers aux quatre divinités, ne manquera pas d'attirer l'attention des historiens d'art. Ajoutons que la perspective large adoptée d'entrée de jeu, ainsi que la présence d'*indices*, permettent, en fonction d'une recherche spécifique, d'articuler la consultation de l'atlas avec celle d'ouvrages plus spécialisés, comme les différents recueils d'inscriptions latines (ou grecques), le *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine* de R. Martin et R. Ginouvès, les deux volumes de l'*Architecture romaine* de P. Gros, ou le *Guide des Musées archéologiques de France*.

Encore convient-il de ne pas prendre l'ouvrage pour ce qu'il n'est pas, à savoir une somme exhaustive de tous les vestiges d'époque romaine du territoire français. Ce livre, nous rappelle souvent l'auteur, n'a pas vocation à détrôner la *Carte Archéologique de la Gaule*, ni les études thématiques spécialisées. En fait, il est le symétrique et le complément logique d'un de ses ouvrages précédents (*Les villes des Trois Gaules de César à Néron dans leur contexte historique, politique et administratif*, éditions Picard, 1999). Muni de ces deux ouvrages, le lecteur peut ainsi envisager le phénomène urbain en Gaule romaine à partir de son origine et de son aboutissement. On sait enfin qu'une prochaine publication, portant sur les agglomérations disparues au cours de l'Antiquité tardive, doit venir s'ajouter à ce diptyque. On saura gré à l'auteur d'avoir concilié dans ce projet ambitieux et nécessaire l'impossible gageure de l'exhaustivité avec le souci de donner un aperçu aussi exact que possible des données disponibles.

Jean-François Croz.

Rabun Taylor, *Roman Builders. A Study in Architectural Process* : Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 303 pages, 150 ill. dans le texte.

Partant du constat que la présence massive des vestiges des grands édifices romains impose leur existence comme un fait acquis derrière lequel s'est longtemps estompé tout essai de réflexion sur la longue aventure de leur réalisation, R. Taylor s'efforce dans cet ouvrage de reconstituer sous leur forme la plus concrète toutes les étapes de la « facture » d'un certain nombre de monuments paradigmatiques. Depuis la conception (« planning ») et l'épure (« design ») jusqu'à l'établissement du plan au sol, depuis le montage des murs, piliers et colonnes jusqu'aux « armatures complexes » et aux couvrements, voûtés ou non, l'auteur ne

néglige aucun des aspects intellectuels, techniques ou logistiques de ces opérations ; l'itinéraire s'achève sur l'examen des finitions et décorations intérieures. Une telle approche diffère profondément, dans son esprit comme dans ses finalités, des synthèses qui ont traité, jadis ou naguère, de l'évolution de l'architecture romaine et de ses typologies monumentales ; la dimension historique en est exclue, et les filiations formelles n'y sont que rarement évoquées. Elle se distingue aussi, bien qu'elle leur soit étroitement apparentée, des études consacrées aux techniques de construction, dans la mesure où celles-ci, à quelques exceptions près, se révèlent à l'examen plus descriptives qu'opératoires. Seul le livre de J.-P. Adam, souvent mis à contribution, peut constituer un précédent. Mais l'originalité de Taylor consiste en ceci qu'il se place dans la position de l'architecte-ingénieur confronté aux défis qu'imposent des programmes ambitieux, et cherche, pour y répondre, les solutions les mieux adaptées, les plus économiques aussi, en temps et en argent, sans jamais outrepasser les limites des connaissances et des moyens dont disposaient ses confrères des premiers siècles impériaux.

Reprenant en somme le propos qui avait été celui de A. Burford pour l'architecture grecque, et tirant le meilleur parti de travaux anciens comme celui de G. Cozzo sur le Colisée, ou récents comme ceux de J. Delaine, de E. Shirley et de L. Lancaster, l'auteur passe au crible d'une analyse critique qui n'est pas celle du philologue ou de l'historien d'art, mais celle du praticien, toutes les hypothèses proposées dans le passé ; avec un sens aigu des problèmes de statique, d'équilibre et de mise en œuvre, avec un souci constant de la rentabilité, très anglo-saxon dira-t-on, mais finalement recevable dans un contexte comme celui de la Rome esclavagiste où certes la main-d'œuvre ne coûte pas cher, mais où les contraintes de l'espace et du temps étaient souvent extrêmes, Taylor dénonce les incohérences, les difficultés insurmontables, voire les risques mortels encourus par les exécutants, d'un certain nombre de formules jusqu'ici admises.

On comprend que dans une telle optique ne soient pris en considération que les édifices les plus élaborés ou les plus complexes de la panoplie monumentale, ceux qui ont mis à l'épreuve le savoir et l'ingéniosité des bâtisseurs, à savoir le Colisée et le Panthéon, les thermes de Caracalla et les temples de Baalbek, avec des observations plus ponctuelles sur d'autres constructions comme la basilique de Maxence, le mausolée du même sur la via Appia, le pont du Gard et la villa d'Hadrien de Tivoli. Trois idées principales sous-tendent ces analyses ; exprimées dès les premières pages, elles se vérifient rapidement au fil des chapitres et se résument ainsi : 1. Les exigences de rapidité et d'efficacité qui ont toujours régi la construction publique à Rome n'entraînent pas la simplification des formes ni la dégradation des procédés, mais suscitent au contraire de constantes innovations techniques et structurelles. 2. Les architectes romains ne sont jamais aussi créatifs que lorsqu'ils sculptent des « espaces négatifs », c'est-à-dire des volumes où la vision interne prévaut sur celle de l'enveloppe extérieure. Si cette deuxième assertion s'applique surtout aux fondations des premiers siècles de l'Empire et concerne moins directement les périodes antérieures, elle n'en est pas moins riche d'enseignements et définit avec pertinence les potentialités d'une technique comme celle de l'*opus caementicium*. 3. Les véritables héros de l'architecture romaine sont les charpentiers. C'est, à vrai dire, sur ce dernier point que les observations de Taylor sont les plus nouvelles.

Nous ne saurions en quelques lignes rendre compte de toutes les propositions énoncées dans ce livre. Parmi les plus suggestives, nous mentionnerons d'abord celles qui concernent la réalisation de la structure périphérique du Colisée : refusant l'hypothèse « verticale » de Cozzo, qui supposait entre autres que l'attique ait été monté avant les voûtes des niveaux 2 et 3 des substructions de la *cauea*, il met en place des batteries de grues haubanées depuis l'extérieur ou depuis l'intérieur, et

qui se répondent de niveau en niveau ; elles sont seules capables d'élever les blocs de travertin des assises courantes, les claveaux des arcades, et plus encore les monolithes de quatre tonnes des colonnes du portique sommital qui règne à plus de 40 m de hauteur. L'auteur ne peut toutefois dans cette hypothèse rendre raison des corbeaux en saillie sur les piles du niveau 3, qui servaient de point d'appui à la partie interne de l'échafaudage de Cozzo, dont on reconnaîtra sans peine l'aspect vertigineux et parfaitement théorique. Pour la coupole du Panthéon, Taylor rejette le principe de la calotte de bois intégralement construite avant sa mise en place, qu'elle soit appuyée sur les corbeaux de l'imposte ou sur un échafaudage central en forme de tour quadrangulaire ; il lui préfère une série d'arcs préfabriqués maintenus en position par des grues réparties sur l'anneau supérieur du cylindre de la *cella*, et là encore haubanées depuis le sol. La série des 28 bandes de caissons qui animent la coupole et auxquelles on a récemment cherché une justification numérologique correspondrait dans ces conditions au nombre maximum de grues qui pouvait être implanté sur l'anneau sommital. Les raisons avancées emportent pour la plupart la conviction ; indépendamment des risques de déformation ou de déséquilibre, Taylor insiste avec raison sur les difficultés rencontrées lors du « décollage » de la forme de bois, en raison de l'adhérence de la maçonnerie, ce qui, de son point de vue, rend impraticables les formules héritées de Viollet-le-Duc. On ne s'en interroge pas moins sur la « faisabilité » du dispositif proposé aux fig. 118-120, en raison, particulièrement, de la difficulté du maintien en position des cintres suspendus aux filins des grues, quant on sait que la stabilité de celles-ci est entièrement dépendante d'un haubanage très long.

Mais d'autres problèmes sont aussi abordés, que nul avant cet auteur n'avait vraiment envisagés, comme par exemple celui du positionnement des fûts de colonnes du pronaos du Panthéon : le système de levage et de pivotement retenu par Taylor autorise une solution assez simple, mais qui suppose de la part des maîtres d'œuvre une analyse prévisionnelle très précise et le respect scrupuleux d'une stratégie préétablie, dès le déchargement des fûts.

Ces quelques notations suffiront, nous l'espérons, à donner une idée de la valeur de cette étude, et de ce qu'on apprend à sa lecture attentive. Plusieurs scories émaillent cependant le texte, qui auraient pu être facilement évitées, et dont certaines témoignent d'une assez faible familiarité avec certains ouvrages antérieurs, et aussi avec les textes anciens : contrairement à ce qui est indiqué p. 100, aucun archéologue sérieux, n'a jamais considéré, à ma connaissance, que les « trous de boulins » ont été percés dans la maçonnerie pour y introduire les pièces horizontales des échafaudages, et le fait d'affirmer que ces poutres ont été d'abord placées au-dessus du niveau atteint par le mur, et qu'elles ont été ensuite seulement absorbées par celui-ci, ne constitue pas une découverte. De même, p. 103, on s'étonne de lire que l'observation de l'architecte citée par Pline à propos du gymnase de Nicée (*Correspondance*, X, 39) concerne les « bonding courses », c'est-à-dire les niveaux de briques horizontales, ou *bipedales*, qui rythment en hauteur l'élévation des piles de *caementicium*, alors qu'il est clairement question dans cette lettre de fondations en coffrage perdu, dont le praticien regrette qu'elles n'aient pas été revêtues de briques. D'autres remarques du même genre pourraient être faites, par exemple à propos de l'interprétation de certains passages de Vitruve. Mais il s'agit là de détails qui n'ôtent rien à l'intérêt d'un livre qui, désormais, devra être médité par tous ceux qui s'intéressent aux prestigieuses réalisations romaines, et les considèrent comme les témoignages d'une pensée et d'un savoir théorique ou pratique tout à fait exceptionnels. R. Taylor a su restituer les dimensions de ce savoir.

Pierre Gros.

Simon P. Ellis, *Roman Housing* : Londres, Duckworth, 2000 ; pap.b. 2002, 224 pages, 22 planches, 30 figures, 1 carte.

Sous une forme commode, accessible, peu onéreuse, S.P. Ellis propose une synthèse plus vaste que ne l'indique la modestie du titre. Le livre, qu'on ne saurait, pour de multiples raisons, comparer au prestigieux ouvrage de référence, à peu près contemporain, dû à P. Gros (*L'architecture romaine : 2. Maisons, palais, villas et tombeaux*, Picard, 2001), traite non seulement de l'architecture, mais aussi de l'aménagement intérieur de la maison et des façons d'y vivre. Il a pour sujet l'habitat romain, à toute époque et en tout lieu ; en fait, depuis le VI^e^ siècle av. jusqu'au VI^e^ siècle ap. J.-C., et à travers toutes les régions de l'empire, non seulement Rome et l'Italie, où Pompéi et Herculanum ont la place privilégiée qui leur revient, mais toutes les provinces, orientales — Syrie, Égypte — ou occidentales — Afrique, Espagne, Gaule, Bretagne, à laquelle cet ouvrage en langue anglaise confère une présence qui s'explique par des raisons plus personnelles que scientifiques.

Le livre s'organise en sept chapitres, y compris l'introduction et la conclusion, consacrés respectivement à la maison aristocratique, la ville et la campagne, au décor, au mobilier, à la vie familiale. À l'intérieur de ce plan thématique, la construction est à la fois chronologique, suivant l'évolution de l'habitat, et géographique, compte tenu des spécificités provinciales. Le chapitre 2, « Houses of Pretension », qui renvoie à Martial, *atria ambitiosa*, étudie les deux grands types de *domus*, maison à atrium, puis maison à péristyle, et l'aménagement de l'espace qui les caractérise, atrium et *tablinum*, ou vaste *oecus* ouvrant sur le péristyle ; leur diffusion dans les provinces ; les villas de campagne ; les palais romains (Julio-Claudiens, *Domus Aurea*, palais de Domitien) et les villas impériales (*Villa Hadriana*). Le chapitre 3 porte sur un autre type d'habitat urbain, l'habitat collectif en *insula*. Tel un agent immobilier, l'auteur nous convie à la visite d'un immeuble, avec sa cour ornée de fontaines, et à celle d'un appartement de quatre ou cinq pièces, destiné aux classes moyennes. Je ne m'attarde pas sur les boutiques et tavernes, les villages, fermes isolées, fabriques, etc. Les chapitres 4 et 5 étudient les peintures murales et les mosaïques de pavement, et des sujets peu traités comme le mobilier ou l'éclairage, ainsi que les jardins. Le chapitre 6 traite de la vie sociale (*salutatio*, dîners) et de la vie privée, y compris celle de ces êtres « invisibles » que sont les enfants ou les esclaves.

La diversité des sujets traités a pour rançon la rapidité avec laquelle l'auteur aborde des questions aussi importantes que les grandes mosaïques africaines, l'espace cultuel et les « laraires », le problème du symbolisme et de la signification du décor, comme pour la Villa des Mystères. Ce côté quelque peu superficiel est compensé par l'ouverture géographique de l'ouvrage, qui met bien en lumière à la fois la diversité et l'unité du monde romain. Dans un style alerte, S.P. Ellis nous entraîne avec vivacité à travers les villes et les campagnes de l'empire où il nous guide à l'aide de nombreux plans. On appréciera le glossaire, les deux index, des sites et général ; mais on regrettera l'absence d'une bibliographie, à rechercher dans les courtes notes (p. 197-217 ; où on corrigera, chaque fois, A. Carandini).

Tout lecteur fera son profit de cet ouvrage qui relève de l'archéologie et de l'histoire de l'art, de l'étude de la vie quotidienne et de l'histoire sociale. Une enquête sur l'habitat est aussi une réflexion sur une société et sur sa civilisation : qu'avait donc cette « Roman way of life » pour séduire à ce point les habitants des provinces nouvellement conquises ? Tout, dans le livre, nous invite à faire retour sur les problèmes de l'acculturation et sur une grande civilisation : celle de Rome — la nôtre.

Jacqueline Champeaux.

T. Gesztelyi, *Antike Gemmen im ungarischen Nationalmuseum*, Catalogi Musei Nationalis Ungarici, Series archeæologica, III : Budapest, Ed. Kovacs, 2000, 182 pages.

Cet ouvrage s'ajoute désormais aux catalogues des grandes collections de gemmes, camées et intailles, et constitue pour le Musée National hongrois l'équivalent du travail de H.B. Walters pour le British Museum, de M.L. Vollenweider pour le Cabinet des Médailles de Paris et le Musée de Genève, d'E. Zwierlein-Diehl pour le Kunsthistorisches Museum de Vienne, ou de G.M.A. Richter pour le Metropolitan Museum de New York. Cette publication est d'autant mieux venue pour le public francophone qu'elle suit de près celle du catalogue de l'exposition *Romains de Hongrie*, tenue au Musée de la Civilisation Gallo-Romaine à Lyon en 2001, et qui procure un précieux arrière-plan historique et archéologique à cette collection de gemmes, du moins celles qui proviennent de Pannonie, de Mœsie ou de Dacie, car une notable proportion est de provenance inconnue.

Les gemmes présentent en effet l'avantage de recouvrir une grande variété humaine et sociologique, hommes et femmes, indigènes et Romains, hauts fonctionnaires, militaires, marchands, notables locaux et affranchis. Ce matériel atteste la romanisation de la province et illustre le rapport des élites locales (nombre de gemmes ont été découvertes dans des tombes) avec le pouvoir romain ; il intéresse aussi bien l'histoire que l'histoire de l'art.

La bibliographie apparaît sous la forme peu pratique d'abréviations où se côtoient les noms d'auteurs et les mots-clés du titre ; le lecteur peut également regretter l'absence de synthèses, bien utiles pour un matériau si spécifique, et en particulier, s'il est francophone, de l'ouvrage indispensable d'Hélène Guiraud (*Intailles et camées romains*, coll. Antiqua, Picard, Paris, 1996).

L'ouvrage commence par une introduction détaillée (25 p.), qui aborde, dans une continuité pas toujours assez apparente, plusieurs problèmes majeurs posés par le matériel, et esquisse une synthèse. Les premières pages sont consacrées aux travaux de rassemblement de collections, dont certaines remontent au XVIII^e^ siècle, et aux catalogages qui ont abouti à la constitution de cet ensemble. L'auteur évoque ensuite la militarisation de la Pannonie sous l'Empire (deux légions y sont stationnées) et ses incidences sur le matériel. Suivent une analyse comparative du répertoire et une synthèse thématique et stylistique des pratiques des ateliers pannoniens, rapportées à d'autres centres de production dans les provinces, limitrophes ou non de l'Empire. Un passage est consacré aux anneaux (formes et matériaux) sur lesquels sont montées les gemmes, tandis que la question des imitations d'anciens et la vogue qu'elles connaissent en Hongrie dès la Renaissance est abordée à la fin de l'introduction.

Cette dernière est suivie du catalogue à proprement parler. La présentation des 350 pièces est chronologique, et couvre la période allant de l'antiquité assyrienne jusqu'à l'histoire moderne. Seules les périodes de la fin de la République et de l'Empire font l'objet de subdivisions thématiques (représentations divines, humaines, animales, compositions, scènes champêtres, gemmes « magiques », symboles).

Deux sections comprenant les pièces datant de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge font apparaître une remarquable continuité dans les thèmes retenus, toutefois adaptés à un contexte local. Notons que, tout comme en sculpture ou en architecture, les cas de réemploi ne sont pas rares, et de nombreuses gemmes ont été montées sur des bagues d'époque médiévale.

Enfin, et ce n'est pas l'exercice le plus facile, ont été regroupées dans une section finale les gemmes d'époque moderne, contrefaçons ou pastiches antiqui-

sants, car ce matériel a toujours aiguisé l'ingéniosité des faussaires (Pline l'Ancien le déplorait déjà) ; certaines pourraient aisément être confondues avec des gemmes antiques, n'était l'apparition de nouveaux matériaux (le lapis-lazzuli), de profils humains échappant complètement aux critères de la portraiture ancienne (n^e^ 328-337), ou encore de traitements stylistiques du corps humain trop visiblement atypiques (n^e^ 297-299).

Les gemmes sont décrites avec la minutie qui sied à la petite glyptique ; sont ainsi mentionnées les trois dimensions de l'objet, son matériau, sa forme (ovale allongé ou aplati), le polissage éventuel de la face inférieure. Figurent également de judicieux renvois bibliographiques, ainsi que les parallèles des gemmes et des montures dans d'autres collections.

L'illustration, figurant en fin de volume, est abondante (72 p. sur l'ensemble) et les agrandissements de bonne qualité. Une carte du bassin danubien, avec indication des sites, la complète heureusement. Toutefois, l'ajout de quelques planches en couleur aurait souligné les effets de polychromie, qui contribuent fortement à l'esthétique des intailles et des camées, comme le montre le remarquable *Deliciae Leonis, Antike geschnittene Steine und Gemmen aus Privatbesitz* (Mayence, 1984) de M.L. Vollenweider.

L'inconvénient d'une telle présentation est que la démarche synthétique de l'introduction diffère sensiblement de celle, thématique, du catalogue, avec toutefois des recoupements (les pièces modernes) ; la cohérence de la lecture en est brouillée. À l'intérieur même du catalogue, les mêmes rubriques mélangent les pièces de provenance connue et les autres, ce qui pénalise le lecteur intéressé par les études régionales. Il lui faut alors se reporter aux tables de concordance, qui traitent des lieux de trouvaille, ainsi que des matériaux, des thèmes et figures du répertoire, et des numéros d'inventaire.

Sans doute d'autres arrangements de la présentation thématique auraient été possibles, qui auraient rendu plus commode l'exploitation historique et culturelle de ces données. On aurait pu, par exemple, intégrer les symboles apotropaïques, tels les *gorgoneia* (n° 253, 269-273), ainsi que les figures de Methè (n° 169), à la section des gemmes « magiques » où l'on trouve le génie Abraxas, anguipède et alectrocéphale (n° 254 et 255), dont une autre représentation se trouve au Cabinet des Médailles. De même, les motifs triomphaux, tels les trophées (n° 44, 92), les Victoires (n° 133, 135) ou les couronnes portées par des aigles (n° 219, 220) auraient-ils pu être regroupés dans une section spécifique et mieux illustrer l'histoire de cette province fortement militarisée. Nombre de pièces pourraient être en effet des *Soldatengemmen*, montrant des divinités guerrières (Mars, n° 88, 90) ou des héros combattant (Achille et Penthésilée, n° 42).

Reste que l'ouvrage parvient à dégager l'intérêt que présente l'étude des gemmes dans la perspective de la romanisation des provinces d'Europe centrale et orientale. Un grand nombre de ces pièces atteste en effet ce lent processus, initié par Octave pour protéger l'Illyrie des incursions pannoniennes. La conquête progressive, la présence de camps légionnaires (Vindobona, Carnuntum, Brigetio), le lotissement de vétérans et l'octroi à certains centres urbains du statut envié de colonie romaine sont autant d'occasions de diffuser des images fortes, comme la déesse Roma (n° 86). Les représentations de Mars peuvent témoigner de l'activité des militaires, et celles de Mercure des commerçants. Les portraits (n° 48, 200) constituent également un vecteur important, d'autant que la stylistique est conforme aux normes de l'iconographie impériale officielle. De même, les représentations de Vénus (n° 108, 109) reprennent les canons du pouvoir central. D'autres symboles plus terre à terre renvoient à des pratiques romaines ; ainsi, le motif de la *iunctio dextrarum* (n° 239-243), qu'on a mis en rapport avec les rituels

d'affranchissement. D'autres pièces illustrent des croyances ou superstitions répandues dans l'Empire romain ; ainsi la main qui pince l'oreille (dans le lobe de laquelle les Anciens situaient le siège de la mémoire), accompagnée du mot grec *MNEMONEUE* (n° 284) ; on retrouve le même motif sur une intaille de Villeneuve-sur-Lot, avec la formule *memento*.

Mais l'armée demeure, en même temps qu'un puissant ferment de romanisation, un stimulant économique ; on voit ainsi apparaître des élites locales romanisées, susceptibles de recourir aux gemmes pour manifester leur attachement à Rome. La période la mieux représentée, celle des IIe et IIIe siècles, correspond à l'enrichissement de la province, que confirment l'épigraphie et l'archéologie. Cela explique aussi que la qualité plastique de l'ensemble soit moindre que dans d'autres collections. La production d'intailles s'est massifiée, et nombre de pièces ont certainement été exécutées sur place dans de petits ateliers, qui ne réclament que des locaux et un matériel réduits au minimum (la découverte en Italie de telles échoppes l'a montré). La situation cruciale de la Pannonie sur la route de l'ambre n'a pu que favoriser leur activité.

Pour autant, le loyalisme de ces élites indigènes ne les conduit pas à renier leur originalité culturelle. Les stèles funéraires attestent ainsi une certaine fidélité à l'habillement traditionnel. Mais, parmi les gemmes figurant des animaux, on constate une forte proportion de chevaux et de chiens (n° 145-146, 206), dont on a retrouvé de nombreux restes dans les tombes de notables indigènes romanisés, familiers de la pratique aristocratique ancienne de la chasse. De multiples représentations de divinités ouraniennes ou guerrières, comme Jupiter (n° 63-74), paraissent renvoyer à l'assimilation de dieux locaux au panthéon romain traditionnel ; le culte de Jupiter Teutanus, attesté à Aquincum (Budapest), capitale des Éravisques, devenue municipe puis colonie, et enfin en 106, sous Trajan, siège du gouvernement de la Pannonie orientale, en est un exemple. Les thèmes rustiques (n° 39-40), ainsi que les satyres, évoquent la persistance de divinités locales champêtres autour de la figure du dieu Silvanus. D'autres effigies encore, comme le dieu Danubius, allégorie du Danube (n° 180), sont représentées sous les traits d'un vieillard barbu et allongé, à l'exemple du Nil et du Tibre. Enfin, certains thèmes mythologiques majeurs, comme la Gigantomachie (n° 177) ou l'enlèvement de Proserpine (n° 178), appartiennent certes au fond culturel commun de l'Empire, mais pourraient trouver un sens nouveau dans un contexte local ; l'art et la littérature les avaient déjà mis en rapport avec l'approvisionnement en blé des grandes villes ou la lutte contre les barbares.

On saura donc gré à l'auteur de nous avoir présenté un matériel dont la petite taille ne facilite pas l'exégèse, et on se réjouira que le choix de la langue allemande, incontournable en histoire de l'art, contribue à faire connaitre en Europe de l'Ouest une collection riche et particulièrement représentative des caractères essentiels de la glyptique sous l'Empire.

Jean-François Croz.